

catholicisme. Enfin il reconnut avec joie la possibilité de réaliser une espérance vaguement conçue depuis longtemps, celle de devenir voyageur-missionnaire. La congrégation de Saint-Lazare envoyait un de ses membres en Arménie, pour y examiner l'état des catholiques, établir avec eux des rapports plus fréquents et pourvoir aux moyens d'augmenter dans ce pays le nombre des enfans de l'Eglise. Heureux de pouvoir se joindre à cette pieuse ambassade, M. Boré n'hésita pas à bouleverser le plan de son voyage et à le commencer par où il avait projeté de le finir.

Notre voyageur quitta donc Constantinople, le 2 mai 1838, en compagnie de M. Scalfi, prêtre lazarisite. Ils se dirigèrent à l'Est, et tantôt longeant les bords de la mer Noire, tantôt voyageant dans les terres, ils traversèrent l'Asie-Mineure jusqu'aux frontières occidentales de la Perse. Les principaux points de leur itinéraire furent Héraclée, Amastris, Custémouni, Voïavat, Vizir-Kuprizi, Samsoun, Amasie, Tokat, Sébaste, Erzingham, Erzeroum, Kars, Erivan, Bayazid, Van, Salmas et Tauris. Des lettres nombreuses, un long journal, des mémoires, des rapports adressés tant à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qu'au conseil de l'Association pour la propagation de la Foi, renferment les détails de ce long et périlleux voyage, où M. Boré se montre avec le double caractère du savant et de l'apôtre.

En continuant sa route vers les frontières de la Perse, M. Boré a été assez heureux pour retrouver, non plus cette fois l'histoire d'un peuple, mais ce qui semblera plus extraordinaire, ce peuple lui-même. Les *Chaldéens*, si souvent cités par les auteurs sacrés et profanes, les *Chaldéens*, que nous croyions éteints depuis longtemps, existent encore au centre de l'Asie occidentale dans les montagnes qui étendent leurs innombrables rameaux entre *Mossoul*, *Diarbekir*, *Van* et *Suleimania*, ils se nomment eux-mêmes, et sont appelées par les Arméniens leurs voisins *Childam*, ou *Assori*, et *Alakin* par les *Kurdes*.

Les populations chrétiennes de l'Asie doivent à l'influence religieuse d'avoir conservé dans leur sein quelques germes de vie et d'activité, au milieu de la décomposition lente et fatale de l'empire ottoman. Cette décomposition s'opère d'une manière évidente pour les yeux les moins exercés. L'abandon de l'agriculture, l'anéantissement de l'industrie, la rareté toujours croissante du numéraire, et par-dessus tout la décadence et l'épuisement de la race turque en sont des symptômes manifestes. Rien de plus incertain que le succès des réformes essayées par le dernier sultan. L'Alcoran est en Turquie la base de l'organisation universelle ; le système politique est tellement lié au système religieux que la réforme du symbole y est la première condition d'une régénération sociale. Or, comment opérer l'anéantissement d'une doctrine appuyée sur les deux passions les plus énergiques et les plus vivaces du cœur humain, l'orgueil et la concupiscence, d'une doctrine qui enseigne que les croyans sont seuls dans la bonne voie, et qu'il faut exterminer les infidèles de crainte d'être séduit, à moins qu'eux-mêmes ne se convertissent. « Pour amener une régénération complète de la société musulmane, dit M. Boré, il faut que les Turcs perdent la supériorité de la domination, trop propre à nourrir l'orgueil et la foi au prophète qui la leur avait promise comme récompense. Tant qu'ils commanderont ils ne s'abaisseront jamais jusqu'à embrasser la religion des peuples qu'ils regardent et